

5 SEPTEMBRE > RÉCIT France

Fatwa à l'auvergnate

Pierre Jourde

JEAN-BAPTISTE MIOU/GALLIMARD

Dix ans après, **Pierre Jourde** revient sur l'affaire de *Pays perdu*, et ses conséquences inconcevables.



En 2003, Pierre Jourde publiait chez un éditeur confidentiel, L'Esprit des péninsules (que dirigeait alors son compère Eric Naulleau), un récit non moins confidentiel, *Pays perdu*, qui connut un destin littéraire plutôt inattendu. Selon Jourde, il s'agissait d'un livre d'amour, d'un hommage sensuel et cru à la vie rude dans le hameau de Lussaud, perché quelque part au bout du monde, aux confins du Cantal et du Puy-de-Dôme, d'où sa famille est originaire et où lui-même, important propriétaire de maisons et de terres, avait l'habitude de séjourner avec femme et enfants. Au passage, il en dépeignait les autochtones, sans fard, avec leurs manies plus ou moins recommandables (les ragots, l'alcoolisme), leur « *misérable petit tas de secrets* », comme disait Malraux, qu'ils ne tenaient pas à voir divulguer. Pour l'écrivain parisien, il s'agissait d'une célébration. Pour ses voisins de toujours, avec qui des liens forts d'amitié s'étaient tissés, croyait-il, d'une

trahison. Même s'ils n'ont pas, pour la plupart, lu le livre, qui a mis un an à leur parvenir, ils en ont été choqués, blessés.

Aussi, à l'été 2005, lorsque Jourde est revenu à Lussaud pour les vacances, avec son épouse et leurs trois enfants, il ne pouvait pas imaginer la réception qui lui était réservée : panneau malveillant à l'entrée du hameau, tentative de lynchage collectif et de lapidation par deux femmes hystériques, un vieillard venimeux et son petit-fils débile. Le tout agrémenté de propos haineux et xénophobes. L'écrivain dut faire le coup de

Ce second ouvrage inclassable et composite, où Jourde, ce supposé Parisien intello, prouve son amour de ce coin de France qui, n'en déplaise à certains, est sien.

poing pour éviter aux siens d'être blessés, puis s'enfuir et porter plainte à la gendarmerie. Tout comme ses adversaires, pour coups et blessures ! Un procès s'ensuivit, au tribunal d'Aurillac, en 2007, que Jourde a gagné, et qui fit l'objet, à l'époque, d'une couverture médiatique régio-

nale, nationale, voire internationale, pas toujours bienveillante. Notre homme, qui peut avoir la dent dure, n'a pas que des amis.

L'histoire aurait pu en rester là. Mais, malgré le temps, le traumatisme est encore suffisamment profond pour qu'il lui consacre un autre livre, au titre ironique, *La première pierre*. Toutes proportions gardées, on pense aux *Versets sataniques* de Salman Rushdie, un écrivain condamné à mort par des gens qui ne l'ont même pas lu. Le Cantal n'est pas l'Iran, et Jourde a sans doute péché par légèreté, mais rien ne justifie un tel déferlement de violence, qu'on censure un livre ni qu'on s'en prenne à des enfants. L'affaire est close aujourd'hui, et certains protagonistes morts. Reste ce second ouvrage inclassable et composite, plaidoyer *pro domo* et *pro libro*, avec de très belles pages poétiques où Jourde, ce supposé Parisien intello, prouve son amour et sa profonde connaissance de la campagne, de ce coin de France qui, n'en déplaise à certains, est sien.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Pierre Jourde
La première pierre
GALLIMARD

TIRAGE : NC
PRIX : 17,90 EUROS ; 208 P.
ISBN : 978-2-07-014215-6
SORTIE : 5 SEPTEMBRE



9 782070 142156

12 SEPTEMBRE > ROMAN France

Valentin au pays des grenouilles d'or

Le troisième roman de **Bertrand de La Peine** est une course folle qui brinquebale son jeune protagoniste de Bruxelles à Madagascar.



Lorsqu'elle se sent en danger, la Mantella aurantiaca, une grenouille jaune orangé originaire de Madagascar, produit dans son organisme une drogue puissante : la céruléine. Le docteur Arbogast, après avoir stressé le batracien, en extrait la substance psychotrope à l'aide d'une seringue qu'il injecte ensuite à ses patients. Ce diplômé de l'Académie royale de médecine de Gand n'est pas un médecin comme les autres, c'est un « spécialiste en hypnothérapie », peu soucieux d'écologie. La grenouille malgache compte parmi les espèces menacées de la planète. Ça, Valentin l'ignore et veut juste savoir comment se débarrasser de ces atroces céphalées qui l'assaillent depuis sa chute de l'arbre où il avait eu la mauvaise idée de replacer un nid de moineau. Pour le soigner, le Dr Arbogast lui propose une méthode d'hypnose par l'image. La jolie secrétaire médicale rappelle d'emblée au jeune apprenti iconographe un tableau d'Aphrodite qu'il a vu à Bruges. Ce n'est que le début d'une longue concaténation d'images qui traverse en permanence l'esprit de Valentin et émaille les pages du dernier roman de Bertrand de La Peine, *La mé-*



thode Arbogast. L'hypermémoire visuelle du héros due à sa lésion au cerveau ne cesse d'associer les paysages où il se trouve aux œuvres des grands peintres. Telle baie déploie « de grands aplats jaune de Mars », « du bleu pur, au couteau »,

c'est du Nicolas de Staël ; tel ciel s'étire en abstraites nuances mystiques, c'est du Rothko... Mais l'auteur des *Hémisphères de Magdebourg* (Minuit, 2009) ne se contente pas d'aligner de belles descriptions, il les fait défiler au rythme de tribulations haletantes. Commencée en Belgique, l'histoire, dans un style très « ligne claire », se poursuit du côté de l'océan Indien. Elle a tout d'un album d'Hergé avec un Tintin un peu plus sexué. Les *dramatis personæ* sont bien campés et hauts en couleur. L'affreux : Dominique-Olivier Gourbert, dit D.O.G., ex-mercenaire et trafiquant d'animaux rares ; le sympa : Philip Routledge, soûlographe anglais fan de Dire Straits, président de Libertalia, une association protectrice des bêtes en péril basée au nord de Madagascar..., sans oublier la sexy : Sibylle, dont s'éprend Valentin. Infiltrée pour le compte de Libertalia, elle s'était fait embaucher chez le Dr Arbogast afin de libérer les fameux amphibiens mais, elle-même espionnée par « D.O.G. », la voilà kidnappée par le truand... Ainsi commence la folle course-poursuite de Valentin. Et avec elle, notre goût retrouvé pour la fraîcheur du récit.

SEAN J. ROSE

Bertrand de La Peine
La méthode Arbogast

MINUIT

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 13 EUROS ; 128 P.
ISBN : 978-2-7073-2307-1
SORTIE : 12 SEPTEMBRE



5 SEPTEMBRE > RÉCIT France

Home sweet home

Dans *Intérieur*, **Thomas Clerc** propose une visite détaillée de son appartement du 10^e arrondissement parisien.



Les amateurs de curiosités doivent se pencher sur le nouveau volume de Thomas Clerc. L'auteur de *L'homme qui tua Roland Barthes* (Gallimard, « L'Arbalète », 2010) s'y essaye à un exercice précédemment tenté par Edmond de Goncourt ou Mario Praz. Et entreprend donc la description minutieuse de son appartement. Nous voici dans le 10^e arrondissement auquel Thomas Clerc a déjà consacré un ouvrage en 2007. Devant un immeuble du XVIII^e siècle, avec cinq étages et seulement deux fenêtres sur la façade, dont le code est 54 B 68.

L'appartement en question, où il réside depuis février 2002, est un deux-trois pièces de 50 m² situé à Strasbourg-Saint-Denis. La porte n'est pas aux normes. L'entrée, froide en hiver, est peinte en blanc. Au sol, un parquet en vieux chêne jadis recouvert d'un lino. Il y a ici des placards, des tiroirs. Un seul « bel outil » : un marteau volé à l'ouvrier



venu réparer le chauffe-eau de la salle de bain. La salle de bain est de petite taille, « relativement minable ». Les toilettes sont « exiguës ». La cuisine, américaine. Le salon, lui, vire au dépouil-

lement. « *L'objet roi* » du bureau est un Apple iBook G4 acheté à tempérament. Quant à la chambre, elle abrite vingt-quatre chemises – quinze à motifs, et neuf unies.

Thomas Clerc se livre à des réflexions, des digressions. Parle de son dentifrice et de sa brosse à dents, donne sa marque favorite de lessive et de slip. Durant la visite, le lecteur en apprend un peu plus sur l'occupant des lieux. Un homme qui avait 39 ans au moment de la mort de Guillaume Dustan et ne rapporte rien de ses voyages. Un maître de conférences à la faculté de Nanterre, critique littéraire et chroniqueur vouant un culte à Edgar Allan Poe. Un « écrivain post-conceptuel », pour qui l'art conceptuel est « le plus beau des arts », affirmant que la littérature le touche « parce qu'elle ne respecte rien ».

Singulier et fascinant, son *Intérieur* mérite qu'on l'explore de fond en comble.

ALEXANDRE FILLON

Thomas Clerc

Intérieur

GALLIMARD,
« L'ARBALÈTE »

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 22,90 EUROS ; 400 P.
ISBN : 978-2-07-014210-1
SORTIE : 5 SEPTEMBRE



5 SEPTEMBRE > ROMAN France

Comme un remords

Récit d'un cas de conscience, peinture d'une époque et d'un milieu, aveu d'un remords, *Le chemin des morts* de François Sureau est tout cela à la fois.



Début des années 1980. L'Histoire n'est pas encore finie, mais, comme le siècle, elle fatigue. Un peu partout, il n'est plus question que de changer la vie, de l'invention du futur, de dissiper enfin les ombres du passé. Depuis la mort de Franco et le processus démocratique qui s'en est suivi, l'Espagne s'y emploie et la France lui est en la matière d'un soutien aussi zélé que déterminé. Puisqu'il n'y a plus d'erreur au-delà des Pyrénées, puisque la vérité triomphe, le gouvernement français décide de supprimer le statut de réfugié politique accordé jusqu'alors aux victimes et opposants au franquisme. Certains d'entre eux contestent cette décision et se pourvoient devant le Conseil d'Etat. C'est la commission des recours des réfugiés qui sera appelée à juger du bien-fondé de leur démarche. Un jeune juge administratif, nommé depuis peu dans cette juridiction, instruira le dossier des militants basques de la cause « abertzale », et notamment le plus douloureux d'entre tous, celui d'un certain Ibarregui, impliqué des années auparavant dans l'as-

sassinat d'un policier tortionnaire à Irun, ayant rompu depuis avec la lutte armée. En ces temps où sévissaient encore toutes sortes d'officines plus ou moins clandestines, parmi lesquelles les GAL (Groupes armés de libération) de sinistre mémoire, c'est plus qu'un jugement que devra rendre le juge ; c'est à un rendez-vous avec sa conscience et d'une certaine façon, son destin, qu'il devra déférer.

De la culpabilité naît parfois la littérature. La grande. Celle qui se coltine le droit et la justice, la politique et la métaphysique, la raison d'Etat et la déraison des hommes. Celle de François Sureau, ce juge au Conseil d'Etat devenu l'un de nos écrivains les plus estimables, qui avec ce glaçant et magnifique *Chemin des morts* nous offre le « rosebud » de son œuvre et peut-être de sa vie. Une soixantaine de pages, âpres, tendues, denses comme le regret, y suffisent. Dans un monde qui bascule, rempli de fantômes qui ne se laissent pas si facilement oublier, le droit et la justice font obstacle à l'humanité. C'est infiniment triste, comme un remords (un re-mort ?) trop longtemps refoulé. OLIVIER MONY

François Sureau

Le chemin des morts

GALLIMARD

TIRAGE : NC

PRIX : 7,50 EUROS ; 64 P.

ISBN : 978-2-07-014219-4

Sortie : 5 SEPTEMBRE



28 AOÛT >

PREMIER ROMAN France

La punk et le paria



Ceci est la pauvre histoire de Venance, un jeune Sénégalais de Saint-Louis, qui n'a pas eu que du bonheur. Après avoir vécu en France une existence de paria, il s'est fait embarquer par la police, a transité par un centre de rétention, et a fini par revenir au pays, expulsé, mais mort.

Flash-back : après la mort de son père, puis celle accidentelle de son petit frère Moussa, Venance est envoyé en France grâce à l'argent de son frère aîné, devenu un caïd de Dakar. Etudiant clandestin, il fait de son mieux pour s'intégrer, et ne rêve que de régularisation. Pierrot, le patron du restaurant où il travaille, lui a promis de l'aider. Mais Pierrot est très malade, et son fils Serge, une ordure de dealer, va tout faire capoter : l'affaire, les employés, et les espoirs de Venance. Dans sa même vie, une éclaircie : le jeune Sénégalais rencontre Georgia, une Blanche bien plus paumée que lui. Peintre rebelle, alcool, toxico, elle écoute en boucle du Joy Division dans son baladeur. Coup de foudre.

J.-F. PAGA/GRASSET



Julien Delmaire

Venance héberge Georgia, ils font quelquefois l'amour. Mais elle n'est pas du genre à s'attacher. Elle a rendez-vous, quelque part, avec son destin tragique, incarné par Samba, un autre Africain, voyou, trafiquant de drogue et proxénète. Avant de partir, elle aura tenté de se raconter à son ami, dans un récit halluciné à la troisième personne, sous amphétamines...

Georgia de Julien Delmaire est un premier roman peu banal, qui peut se lire comme un réquisitoire contre la situation ubuesque réservée en France aux immigrés illégaux, sans-papiers, empêchés de travailler et donc de s'intégrer. Et un plaidoyer « tiers-mondiste », un peu manichéen, porté par une rage sourde, dans un style tenu, poétique, un peu trop parfois. N'est pas Tchicaya U Tam'si qui veut. J.-C. P.

Julien Delmaire

Georgia

GRASSET

TIRAGE : NC

PRIX : 17 EUROS ; 250 P.

ISBN : 978-2-246-80895-4

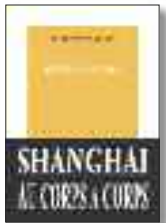
Sortie : 28 AOÛT



5 SEPTEMBRE > RÉCIT France

L'automne à Shanghai

Préfacé par Jean-Christophe Rufin, *Béton armé* est le récit d'un voyage effectué par Philippe Rahmy à Shanghai. Le Suisse brosse à la fois un portrait incarné et poétique de la mégapole ainsi qu'un autoportrait touchant.



A la fois « mangouste et cobra », Shanghai n'est pas seulement une ville, nous dit Philippe Rahmy au début de *Béton armé*, le beau récit préfacé par Jean-Christophe Rufin qu'il publie à la rentrée à La Table ronde. En y arrivant, invité en résidence par l'Association des écrivains de Shanghai, l'égyptologue et poète s'est trouvé face à un « tumulte, un infini de perspectives, d'angles et de surfaces amplifiant le vacarme », y a vu « un symbole incandescent de l'humanité ». Prosateur subtil, Philippe Rahmy réussit d'entrée de jeu à projeter le lecteur à l'aide d'une sarbacane dans un lieu d'une absolue étrangeté. Lieu où tout, le décor, les gens, les mœurs, dépasse notre entendement occidental. Les visions et les impressions du voyage de l'auteur de *Mouvement par la fin* (Cheyne, 2005), voyage effectué, comme il l'écrit, « à la hauteur d'un enfant

ou d'un mendiant », alternent avec des passages magnifiques sur son étonnante famille égypto-germano-suisse, et sur son enfance pour le moins singulière.

Le Suisse ne cache pas qu'il est né sans espoir de guérison. Qu'il est atteint de la « maladie des os de verre » et a passé son enfance dans un lit. Le voici qui emprunte le métro, zigzague sur les trottoirs. Sillonne une mégapole aux milliers de sirènes, où rien n'est à la mesure de l'individu. Arpente des rues qui résonnent « de chocs et de cris ». Chemin faisant, Rahmy observe les magnolias et les pivoines, des Chinois pragmatiques et impudiques. Evoque la censure, partage un quotidien « d'étincelles et de noirceur ».

Sans pathos, *Béton armé* prend aux tripes, fait passer du rire aux larmes grâce à une acuité du regard, un sens de l'humour ravageur et la grâce d'une écriture, très littéraire, d'une vivacité inouïe. On l'a compris, il n'y a cet automne pas meilleure destination que Shanghai. Et pas meilleur guide que Philippe Rahmy. AL F.

Philippe Rahmy

Béton armé

LA TABLE RONDE

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-7103-7073-4

Sortie : 5 SEPTEMBRE



12 SEPTEMBRE > ROMAN Canada

Api-days

Les abeilles ont disparu mais elles reviennent et piquent cinq narrateurs aux quatre coins du globe. **Douglas Coupland** signe un roman polyphonique 2.0 à l'humour sagace.



Quand *Génération X*, « histoires pour une culture en accéléré », de Douglas Coupland, est sorti en 1991 outre-Atlantique et en France deux plus ans tard (Robert Laffont), une nouvelle expression fut consacrée. « Génération X » désignait, à l'image des protagonistes du livre de l'auteur canadien installé à Vancouver, une classe d'âge : les personnes nées entre les années 1960 et 1980, qui ne se reconnaissaient pas dans les utopies des hippies pas plus que dans l'ambition tout-fric des yuppies. Coupland, réagissant au discours de Kurt Vonnegut à l'université de Syracuse, écrit *Génération A*. Vonnegut, qui voulait secouer le cocotier, avait déclaré devant un parterre de jeunes diplômés : « Les médias nous rendent à tous un immense service quand ils vous appellent la Génération X, pas vrai ? On est à deux clics de l'alphabet. Par la présente, je vous proclame Génération A, à l'orée d'une série de triomphes et d'échecs stupéfiants, tout comme le furent Adam et Eve en leur temps. » On reprend les mêmes et on recommence ? Pas exactement, Coupland pour son dernier roman a laissé le doigt sur la touche



Douglas Coupland

THOMAS DOZO/AU DIABLE VAUVERT

« Avance rapide » un peu plus longtemps. Nous voilà projetés dans un futur proche, où les abeilles ont disparu depuis cinq ans et où les jeunes parlent la langue informatique. L'unité de lieu y est bien sûr mise à mal : bienvenu dans le monde d'Internet et des nouvelles technologies où ni frontières ni fuseaux horaires n'ont de sens. Les hérauts de cette génération où tout est à réinventer se situent aux quatre coins du globe.

Cinq narrateurs aux destins apparemment différents : Harj travaille dans un centre d'appels au Sri Lanka ; Zack est un agriculteur de l'Etat de l'Iowa ; Julien est un accro aux jeux vidéo parisien ; Samantha, une *nerd* qui fait des *earth sandwiches* (jeu de mordsus de la Toile qui consiste à se connecter avec un internaute aux antipodes) ; Diana, une Canadienne amie des bêtes et atteinte du syndrome de Gilles de La Tourette... Ils se font piquer par une abeille, pas au même endroit mais au même moment... L'es-pèce était censée s'être éteinte ! Ils font l'objet de toute l'attention de la communauté scientifique comme des services de sécurités. Traités comme des « E.T. », ils sont reclus dans un centre secret. A l'instar de cette comédie des années 1980, *The breakfast club*, où cinq lycéens qui appartiennent à des bandes différentes se retrouvent en colle et deviennent amis, Douglas Coupland montre des « victimes » de l'insecte plus unies qu'elles ne le croient dans leur résistance aux sirènes normatives.

Grand satiriste de la société ultra-contemporaine, Coupland réussit un roman polyphonique 2.0 à l'humour sagace, comme toujours plus tendre que cynique. S. J. R.

Douglas Coupland

Génération A

AU DIABLE VAUVERT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA)

PAR CHRISTOPHE GROSODIER

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 368 P.

ISBN : 978-2-84626-508-9

SORTIE : 12 SEPTEMBRE



9 782846 265089

4 SEPTEMBRE > ROMAN Chili

L'illusion cubaine

Les tribulations tragi-comiques d'un jeune Chilien en exil à Cuba.



Le titre original du livre, *Nuestros anos verde olivo* (« Nos années vert olive », allusion à la couleur préférée de Fidel Castro pour ses uniformes et ceux de ses soldats), en donne bien le ton – une espèce d'humour mélancolique – et en définit par avance le projet : très autobiographique, le roman raconte les tribulations picaresques, tragi-comiques, d'un jeune Chilien en exil, volontaire et enthousiaste au début, à Cuba. Lyrique à son arrivée, son illusion révolutionnaire va assez vite se dissiper, confrontée à la dure réalité. L'île caraïbe, qui a tout pour être un paradis, est une dictature ubuesque où tout est entièrement sous contrôle, où le peuple manque de tout, de pain et de liberté, alors que la nomenklatura du régime jouit de tous les privilèges, au nom d'une pseudo-guerre totale contre l'impérialisme incarné par le Grand Satan américain, si proche : Miami et sa diaspora farouchement anti-castriste se trouvent juste en face, à quatre-vingt-dix miles. D'où

les tentatives désespérées des *balseros* pour gagner l'autre rive, sur des embarcations de fortune, au péril de leur vie. D'un côté, « *Vincemos* » ; de l'autre, « La liberté ou la mort ».

On est dans les années 1970, à l'époque de la guerre froide entre le bloc de l'Est socialiste et l'Ouest capitaliste, quand la lutte idéologique voulait encore dire quelque chose. **Roberto Ampuero** est un jeune étudiant chilien issu de la petite-bourgeoisie. Son militantisme communiste le contraint à fuir – miraculeusement – son pays, lors du coup d'Etat de Pinochet contre Salvador Allende en 1973. Réfugié d'abord à Leipzig, il y rencontre Margarita, la fille d'Ulisse Cienfuegos, un « *fidelista* » fanatique, ancien procureur général à La Havane, féroce répressif, nommé ambassadeur à Moscou. Coup de foudre. Le père accepte cette union contre nature, à condition que le jeune couple aille vivre à Cuba. En juillet 1974, donc, Roberto et Margarita s'installent dans la somptueuse villa de Miramar confisquée à ses anciens propriétaires et attribuée par Castro au camarade Cienfuegos, où le mariage est fêté comme il se doit, en présence de nombreux dignitaires. Fidel en personne envoie

ses félicitations et de l'argent en cadeau. Roberto poursuit ses études, savoure son bonheur. Un fils, Ivan, ne tarde pas à naître. Mais le jeune homme commence à découvrir l'envers du décor : le fréquente des « désenchantés », comme le poète Heberto Padilla, l'une des bêtes noires du régime, et prend la mesure de la misère et de l'oppression du peuple, de la folie de ses dirigeants : Fidel et ses plans délirants, Raul, son frère, homophobe hystérique, idéologue radical et censeur sans scrupule de tous les livres « subversifs ». Surtout, il refuse de devenir cubain dans l'espoir de rentrer un jour chez lui. Le couple se déchire, divorce, et Roberto, privé de tous ses privilèges, va vivre de sacrées années de galère. Le roman s'achève un peu en queue de poisson, mais on se doute bien que le héros-narrateur s'en est sorti. La preuve : Roberto Ampuero est actuellement ministre de la Culture au Chili. J.-C. P.

Roberto Ampuero

Quand nous étions révolutionnaires

JC LATTES

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

(CHILI) PAR ANNE PLANTAGENET

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 22,90 EUROS ; 496 P.

ISBN : 978-2-7096-3942-2

SORTIE : 4 SEPTEMBRE



9 782709 639422

29 AOÛT > PREMIER ROMAN États-Unis

Voisins, voisines

A Manhattan, une bande de yuppies riches et névrosés vivent malheureux en attendant la fin du monde, ou au moins du leur. C'est *Triburbia*, le premier roman de **Karl Taro Greenfeld**.



« Nous sommes une communauté prospère. Nos lofts et nos appartements valent des millions. Nos femmes conservent leur beauté. Chaque rénovation équivaut à la construction d'un grand paquebot, pourtant nous ne cessons d'affirmer que la richesse n'est pas ce qui nous définit. Que nous valons mieux que ça. Jugez-nous aux livres sur nos étagères, aux tableaux sur les murs, aux musiques que nous écoutons sur iTunes, à nos enfants dans leur petite école surprotégée. »

Bienvenue chez les justes, chez les « (très) rich & (souvent) famous ». Bienvenue à Tribeca, où New York et Manhattan se réinventent chaque jour. Bienvenue enfin à Karl Taro Greenfeld, énième avatar du « wonder boy » des lettres américaines, membre déjà éminent d'une grande famille d'enfants dysfonctionnels qui se donneraient pour cousin Jay McInerney et pour parents John Cheever et John Updike. Avec *Triburbia*, suite de récits sur une communauté artistique, plus ou moins « wasp » et névrosée, reliés entre eux par un principe de subsidiarité plaisam-

ment « marabout de ficelle », Greenfeld nous offre son premier roman. Mais ici la fiction est comme innervée par la concision, le goût du témoignage et de l'analyse sans concession qui sont ceux du grand reporter qu'il est aussi (notons d'ailleurs que son récit, passionnant, sur les ravages du sras en Asie est paru en France en 2006, chez Albin Michel, sous le titre *Le syndrome chinois*). S'il ne laisse pas la moindre chance à ses personnages (qui, il est vrai, ne méritent pas mieux, du sculpteur adultérin vivant aux crochets de sa femme au cuisinier italien construisant, sans scrupule ni patience, un empire gastronomique, en passant par divers autres spécimens de la « branchitude » torve : ingénieurs du son, marionnettiste punk, producteur sans film, dramaturge sans pièce, le reste à l'avenant), la cruauté de Greenfeld n'a d'égale que sa tendresse. Ce petit monde, où l'on pratique l'adultère par désœuvrement et la tristesse par réalisme, peut être d'une infinie vanité, il serre le cœur. Karl Taro Greenfeld vit à Tribeca avec sa femme et ses enfants. Il n'a aucune imagination. Juste du talent.

OLIVIER MONY

Karl Taro Greenfeld

Triburbia

PHILIPPE REY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOISE ADELSTAIN
TIRAGE : 5 500 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 288 P.
ISBN : 978-2-84876-337-8
SORTIE : 29 AOÛT



5 SEPTEMBRE > ROMAN Finlande

Un long voyage

Compartiment n° 6 marque le retour en librairie de la Finlandaise **Rosa Liksom**.



Il est bon de voir réapparaître Rosa Liksom. Une écrivaine finlandaise, née en 1958 en Laponie, dont les premiers livres traduits à La Découverte au début des années 1990 – *Noirs paradis*, *Le creux de l'oubli* et *Bamalama* – révélaient une nouvelle liste à la prose acérée, à l'univers d'une rare noirceur mais cependant non dénué d'humour. *Compartiment n° 6*, qui marque son entrée dans la collection « Du monde entier » de Gallimard, est cette fois un roman. Un hiver, à Moscou, une jeune femme monte dans le dernier wagon, en queue de train. Elle veut quitter la mégapole et sa famille, prendre de la distance avec sa propre vie. Le train doit l'emmener « à travers les villages peuplés de proscrits et les villes ouvertes ou fermées de Sibérie jusqu'à la capitale de la Mongolie, Oulan-Bator ».

L'héroïne de Rosa Liksom devait partir avec Mitka. Garçon binoclard aux longs cils, aux ors parfaits et au sourire tourné vers l'intérieur. Sauf que celui-ci est allé à l'hôpital psychiatrique pour éviter de faire son service

militaire et d'être envoyé combattre en Afghanistan. A la place, le destin lui fait rencontrer un gaillard vigoureux, aux oreilles en feuille de chou, vêtu d'une veste matelassée noire et d'une chapka blanche. Il s'appelle Vadim Nikolaïevitch Ivanov, se présente comme « l'homme d'acier, fils de l'homme de feu ». Comme « métallo et manœuvre du bâtiment dans la Moscou des Tsars ». D'emblée, Vadim partage ses victuailles et entame la conversation avec la jeune femme. Explique qu'il a beaucoup fréquenté les prostituées, cogne souvent la mère de son fils quand il rentre soûl à la maison, que son cœur ne bat plus que par habitude...

C'est une autre sorte de violence que met en scène Rosa Liksom dans *Compartiment n° 6*. L'écrivaine joue parfaitement avec la tension, le huis clos, la confrontation de deux êtres si différents dans un espace réduit. Le lecteur, lui, se félicite d'être d'un voyage qui va lui réserver bien des surprises.

AL. F.

Rosa Liksom

Compartiment n° 6

GALLIMARD

TRADUIT DU FINNOIS PAR ANNE COLIN DU TERRAIL
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 19,50 EUROS, 224 PAGES
ISBN : 978-2-07-014036-7
SORTIE : 5 SEPTEMBRE



29 AOÛT > ROMAN Pays-Bas

La bordeuse de lit



Nettie, la soixantaine, est veuve depuis peu et vit seule dans un appartement de la périphérie d'Amsterdam. A l'exception de quelques mois passés dans l'enseignement, elle n'a jamais travaillé, élevant quatre enfants désormais adultes. Afin de tromper le chagrin du deuil, elle passe une annonce pour proposer ses services comme lectrice professionnelle. Une histoire du soir, avant de dormir, voilà l'idée. « *Intentions sexuelles totalement exclues* », précise-t-elle. Et pour ce métier de « *bordeuse de lit* », de « *diseur de bonne nuit* », des honoraires fixés au cas par cas. Auteure de la trilogie à succès autour de *La maison des dunes*, la Néerlandaise **Vonne van der Meer** épouse la voix douce de son héroïne-marchande de sable. Celle-ci tient un journal où elle consigne cette nouvelle vie organisée autour d'une activité moins innocente qu'elle n'y paraît. Avec une rondeur

DR HÉLOÏSE D'ORMESSON



pleine d'empathie, la discrète et maternelle Nettie recueille en effet les confidences et pénètre l'intimité de ses clients (de ses patients, pourrait-on presque dire, car tous présentent des troubles du sommeil), s'adapte à leurs demandes : si l'expérience de lecture de *Crime et châtiment* dans la chambre de l'intrigant Mr Zwaardvis reste sans suite, Nettie apprend à apprivoiser Olivia, l'hôtesse de l'air divorcée du jeudi soir, qui lui a confié ses clés et demande des berceuses. Mais elle est aussi troublée par Mike, le célibataire au chômage depuis peu qui souhaite qu'on lui raconte de courtes histoires d'amour. Avec Renée, la fillette de 11 ans qui ne veut plus aller à l'école, la lectrice joue à « *la malle à déguisement des histoires* » : « *Je devais d'abord raconter quelque chose, un souvenir ou une expérience récente, ensuite elle tentait d'en faire une histoire. Puis nous inversions les rôles.* » Eloge au pouvoir liant et rassurant de la lecture, *La femme à la clé* mêle des récits inventés et des livres puisés de la bibliothèque de la romancière.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Vonne van der Meer

La femme à la clé

HÉLOÏSE D'ORMESSON

TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR ISABELLE ROSSELIN
TIRAGE : 5 500 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 208 P.
ISBN : 978-2-35087-234-6
SORTIE : 29 AOÛT



29 AOÛT > PREMIER ROMAN Inde

Histoire d'O

Une manière de conte oriental, où l'on tire pas mal sur le bambou.



A Bombay, dans les années 1970, débarque Dom, un jeune Indien de la diaspora, de retour de New York. On ne sait trop où ni comment, mais il a été initié aux paradis artificiels. Les médicaments, que son job de rédacteur du bulletin d'une grande compagnie pharmaceutique lui permet de se procurer aisément, et l'opium, dont il fait un usage immodéré. Son repaire, c'est la fumerie de Rashid dans un quartier musulman de la ville. Outre le plaisir de tirer sur le bambou, il y rencontre des personnages avec qui se nouent des liens d'amitié. Comme Fossette, une prostituée *hijra* (transsexuelle), castrée dès son enfance et qui assume sa « double nature ». Ou encore M. Lee, un vieux Chinois en exil, perdu dans son univers fuligineux. Il y a aussi des hôtes de passage, comme Newton Xavier, un peintre provocateur, ivrogne et érotomane, assidu des bordels à *hijras*, et obsédé par les rapports entre l'hindouisme et le christianisme : sa spécialité, des Christs convulsifs et sanguinolents, ou

encore bleus à la manière de Krishna. Dans cette ville de tous les possibles, les années s'écoulent, jusqu'au jour où Fossette et M. Lee disparaissent, et où Rashid voit son business périlcliter. « *Le garad* (l'héroïne) *a tout gâché* », dit-il. Pour son premier roman, fort remarqué (*Narcopolis* a été finaliste du Man Booker Prize 2012), **Jeet Thayil**, poète et musicien indien cosmopolite qui vit actuellement à Delhi, a composé une manière de conte oriental à la façon des *Mille et une nuits*. Un peu halluciné, très oral, et ramifié en une multitude de personnages et d'histoires adventices. Le narrateur, Dom, fait semblant de croire que c'est la pipe à opium qui lui dicte ses histoires. Le propos de Jeet Thayil est plus poétique que sociétal, et *Narcopolis* une évocation onirique d'un monde parallèle et défunt, où le noble *chandu* d'antan a été remplacé par la sale « neige » d'aujourd'hui. Triste histoire d'O. J.-C. P.

Jeet Thayil

Narcopolis

L'OLIVIER

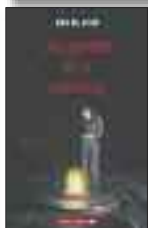
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(INDE) PAR BERNARD TURLLE
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 304 P.
ISBN : 978-2-87929-815-3
SORTIE : 29 AOÛT



5 SEPTEMBRE > ESSAIS France

Autour de l'histoire

Christophe Bouton et Rémi Dalisson explorent ce qui se cache derrière l'idée d'histoire.



Voici deux ouvrages, complémentaires, sur un thème commun. **Christophe Bouton** a opté pour l'enquête philosophique pour répondre à la question : l'homme fait-il l'histoire ou est-il façonné par elle ? Une réflexion qui nous entraîne de la Révolution française aux révolutions arabes. Quels rôles jouent les individus dans les événements collectifs ? L'homme de la rue Mohamed Bouazizi en Tunisie n'avait pas conscience que son immolation allait être à l'origine d'un mouvement de contestation. Quant aux décisions prises par les hommes politiques, elles finissent parfois par former le tissu de l'histoire. Christophe Bouton examine cela avec finesse et élabore une théorie de la responsabilité historique. La question de l'histoire est passionnante car elle nous renvoie à nous-mêmes. Penser l'histoire, c'est se penser, c'est réfléchir à la société, au passé, au temps qui s'écoule et à la manière dont nous les envisageons. **Rémi Dalisson** nous fait comprendre cela dans son essai à la veille du centenaire de la Grande Guerre : qu'allons-nous commémorer ? La particularité française consiste à vouloir produire du consensus, même quand on célèbre la

guerre. Les monuments aux morts, les statues, les journées mémorielles sont autant destinés au souvenir qu'à rendre supportable ce qui ne l'était pas. Depuis Sedan, imaginaire national et mémoire de guerre se confondent. Rémi Dalisson examine cette pratique culturelle qui remonte au second Empire. Un rituel républicain où se met en place la concurrence des passés. Il s'agit aussi parfois de transformer la défaite en victoire morale, comme pour Diên Biên Phu. L'auteur retrace l'histoire des nombreuses commémorations des guerres en France, inventées après 1870, qui restent parmi les piliers du débat politique et historique hexagonal. On l'a vu lors des célébrations liées à la guerre d'Algérie ou dans l'exhumation de la lettre de Guy Môquet. Ces deux études nous montrent combien l'histoire en France est une matière inflammable, susceptible d'embraser bien des passions. Patrick Boucheron considérerait l'histoire chez Walter Benjamin (*Sur le concept d'histoire*, Payot) comme l'art de rester calme. **LAURENT LEMIRE**

Christophe Bouton

Faire l'histoire : de la Révolution française au Printemps arabe

CERF, « PASSAGES »

TIRAGE : 600 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 272 P.
ISBN : 978-2-204-10070-0
SORTIE : 5 SEPTEMBRE



Rémi Dalisson

Les guerres et la mémoire

CNRS ÉDITIONS

TIRAGE : 2 000 EX.
PRIX : 25 EUROS ; 344 P.
ISBN : 978-2-271-07236-8
SORTIE : 5 SEPTEMBRE



5 SEPTEMBRE > ESSAI France

Désir d'oubli



Fondateur de la Fédération française de psychiatrie et président de l'Observatoire francophone de la médecine de la personne, **Simon-Daniel Kipman** est une « peinture » dans le domaine. Jusqu'à présent, il était publié chez

Doin, éditeur spécialisé des blouses blanches. Le praticien a donc souhaité transmettre son savoir à un public plus vaste, sur un sujet qui déborde du cadre médical. Face au devoir de mémoire compréhensible pour la collectivité, il oppose une nécessité de l'oubli pour l'individu. Il explique l'oubli comme un mécanisme de défense contre le malaise et l'angoisse, indispensable à notre bien-être. Se souvenir de tout est une torture, comme pour le personnage de la nouvelle de Borges qui ne peut rien oublier. Pour envisager l'avenir, il faut se dégarer d'une partie du passé. « *Ce sont les oublis qui donnent le sens de l'histoire.* »

Car après nous avoir présenté l'oubli comme objet scientifique, l'auteur développe son essai sur le terrain de la psychanalyse, de l'anthropologie, de la philosophie et même de la littérature. Car qu'y a-t-il de moins proustien que la mémoire ? Non sans manier le paradoxe, mais toujours avec une pertinence qui trouble le sens commun, il explique joliment que « *l'oubli est une connaissance tue, réduite au silence* ». Les traces ne font pas l'événement. Elles n'en sont que le sillon. Pour Kipman, l'oubli possède une vérité intrinsèque et peut s'envisager comme un instrument de connaissance. « *On a eu beau dire que le temps s'accélérait, ce qui s'est accéléré sans doute c'est la faculté d'oubli à mesure, et partant la faculté de répétition.* » On savoure cet essai pour les informations qu'il apporte sur les mécanismes de la mémoire et aussi pour toutes les pistes qu'il ouvre tant dans la notre vie personnelle que dans notre vie sociale. « *Face aux lieux de mémoire, il y a sans doute des lieux d'oubli, la question des lieux d'oubli. Existe-t-il des lieux où l'on dépose des souvenirs pour ne plus y penser ?* »

Voici donc un éloge de l'oubli dans sa fonction vitale et dynamique, à l'heure où la mémoire collective ou individuelle, la remémoration et la commémoration sont mises en exergue. L'oubli serait-il si terrible ? A une époque où le combat contre la maladie d'Alzheimer fait rage, la posture peut sembler provocatrice. Vive l'oubli. A l'injonction de la mémoire imposée, Kipman rétorque par la liberté d'oublier. Car sans elle, le monde serait impossible. L. L.

Simon-Daniel Kipman

L'oubli et ses vertus

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-226-24577-9
SORTIE : 5 SEPTEMBRE



11 SEPTEMBRE > HISTOIRE France

L'enfer de Buchenwald

Un document inédit et rare d'un Français sur les camps de concentration.



« J'ai fait la guerre de 1914 en Argonne, j'ai connu la boue des tranchées et des villages où nous allions au repos, j'ai vu les morts ramassés après une attaque, mais jamais je n'ai rien vu de comparable à ce que j'ai vu ici dans le K.L.B. » C'est pour cela que Jean

Hoen (1884-1949) a souhaité témoigner. Pour dire l'horreur de ce qu'il a vu et vécu.

Ce menuisier-ébéniste lorrain avait alors près de 60 ans lorsqu'il fut jeté dans l'enfer du Konzentrationslager Buchenwald (KLB), après avoir été interné à Compiègne. Du 3 septembre 1943 au 9 avril 1945, il prend des notes. Il s'appuie aussi sur des informations données par d'autres détenus, pas toujours très fiables, mais qu'importe. L'essentiel est de dire au plus près de l'expérience. De tout cela, il tire ce qu'il appelle « deux reportages vécus » à destination du grand public et dans la perspective de se « relever commercialement » après avoir tout perdu à Mar-

seille. C'est en effet dans la cité phocéenne, où il avait rejoint la Résistance, qu'il fut arrêté.

Le premier livre, *De Compiègne à Buchenwald*. « Frontstalag 122 », un camp de concentration en France, fut publié à compte d'auteur en 1945 et passa inaperçu. Le second, resté à l'état de manuscrit, était inédit jusqu'à ce jour. La grande valeur du texte réside dans son authenticité, sa méticulosité à décrire la vie quotidienne. Jean Hoen n'est ni historien ni écrivain, il est victime. Ses derniers mots sont révélateurs de sa démarche. « J'espère vous avoir intéressé et surtout vous avoir inspiré : la haine de tout ce qui est boche. »

Olivier Laliou, auteur de *La Résistance française à Buchenwald* (Tallandier, « Texto », 2012), l'explique dans son introduction. Jean Hoen est une voix saisie dans son immédiateté, un cri de déporté qui n'hésite pas à user de l'antisémitisme présent dans le camp ou à véhiculer des ragots sur les Polonais ou les Russes. Mais c'est aussi tout l'intérêt de cette parole brute : dire le camp comme il a été ressenti, sans recul, dans sa douleur instantanée.

D'abord le train de Compiègne à Buchenwald. Des scènes terribles. Des jours sans manger et sans boire dans des conditions extrêmes. Et puis les détails sur l'organisation du camp, sa violence, la mort omniprésente et le système pervers mis au point par les nazis. Le matricule 20224, qui échappe aux corvées en raison d'une condition physique délabrée, décrit l'insalubrité, les brimades, les appels interminables de ces hommes rayés qui se traînaient telle « une vraie cour des miracles ». Et puis, à mesure que l'Armée rouge progresse, il y a les arrivés d'Auschwitz. « Les récits que j'ai entendus du séjour dans ce camp font état de telles cruautés que l'on se refuse à y croire. »

Jean Hoen surviva peu d'années à cette épreuve. Il avait été dénoncé à la Gestapo par ses logeurs à Marseille... Il demanda à être enterré avec son habit de déporté. L.L.

Jean Hoen

K.L.B. : journal de Buchenwald (1943-1945)

PUF

TIRAGE : NC

PRIX : 23 EUROS : 524 P.

ISBN : 978-2-13-062084-6

SORTIE : 11 SEPTEMBRE



4 SEPTEMBRE > BD États-Unis

L'état du monde

L'Américain Tom Kaczynski compose avec une douzaine de microfictions un album inspiré sur les ravages de la modernité.



Tom Kaczynski est né à Gdansk il y a tout juste quarante ans avant d'émigrer aux États-Unis. Son éditeur nous dit qu'il a « appris à lire en lisant des ouvrages capitalistes américains dans la Pologne communiste », et sans doute

fallait-il en effet qu'il ait expérimenté ce décalage surréaliste pour livrer ces *Derniers tests avant l'apocalypse*, l'un des albums les plus surprenants de la rentrée. En une douzaine d'histoires, de 1 à 32 pages, d'« aventures de la modernité » où font volontiers irruption le fantastique et la science-fiction, l'auteur, influencé par l'univers de J. G. Ballard et la technique narrative de Daniel Clowes, établit avec un humour sarcastique un diagnostic édifiant de l'état du monde.

Chaque séquence se présente comme une expérience. En observateur agile et en penseur critique, Tom Kaczynski y plonge un personnage – jeune cadre, chercheur, acteur, architecte... – qui pourrait être son double sans pour autant avoir toujours les mêmes traits. Avec des chiffres pour titres (« 100 000 km », « 10 000 ans », « 100 décibels », « 976 m² »), les premières s'efforcent de prendre la mesure d'un monde dont le développement de l'automobile et l'urbanisation galopante ont brouillé tous les repères spatiaux et temporels. « La voiture est un incubateur, une



boîte à questions, une expérience psychologique, une chambre de dérivation », écrit notamment l'auteur, qui a l'art de faire de chaque dessin une preuve ou un argument, porté par une forte charge humoristique, fût-elle noire.

Le patient d'une psychanalyste rêve qu'il est projeté dans un futur déstabilisant. Un jeune couple ne reconnaît plus le quartier où il revient habiter après avoir vainement tenté la vie de banlieue. Un autre vit un enfer en faisant le chemin inverse... Peu à peu, l'album prend son rythme, traquant nos névroses collectives jusque dans la préhistoire, dynamitant l'hypocrisie écologique des start-up de la nouvelle économie ou les dérives de l'urba-

nisation. Des lignes de force de l'apocalypse annoncée surgissent : le bruit, la transformation déshumanisante de l'environnement urbain, la déresponsabilisation et la dépossession des individus. Brillante parabole autour de la figure emblématique de l'architecte égyptien de l'Antiquité Imhotep, la dernière microfiction clôt l'album sans le départir de sa séduisante étrangeté. FABRICE PIAULT

Tom Kaczynski

Derniers tests avant l'apocalypse
DEL COURT, « OUTSIDER »

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 19,99 EUROS : 136 P.

BICHR.

ISBN : 978-2-7560-4133-9

SORTIE : 4 SEPTEMBRE

